Charles-Etienne-François Moulinié, Promenades philosophiques et religieuses au Jura, 1820

Nous ne connaissons guère de Moulinié que son titre de pasteur de Genève et membre de l'Académie de Besançon, plus sa production conséquente d'ouvrages religieux.

Moulinié n'est pas sans talents littéraires, et ses descriptions des lieux qu'il visite sont pertinentes, voire charmantes. Mais le drame, pour ce genre d'auteur, est d'avoir la plume dans une main et la bible dans l'autre. Ce qui fait, concernant notre homme, qu'en promenade, il ne peut pas s'empêcher de s'arrêter à tout propos pour nous délivrer des tranches de philosophie et de morale longues comme un jour sans pain. Ces arrêts renouvelés et même incessants, sont insupportables, comme l'est aussi ce délire philosophico-religieux heureusement passé de mode et ayant surtout eu pour effet de condamner ce genre de littérature aux oubliettes. Et qui s'en plaindrait ?

Surnage malgré tout le texte consacré à la Vallée de Joux, avec une promenade à la Dent de Vaulion tout ce qu'il y a de plus intéressante malgré le délire du bonhomme.

Nous passâmes pour cet effet par Cossonay, petite ville du canton de Vaud, située à peu de distance du pied du Jura. Après avoir atteint le plus haut point de la montagne nécessaire pour passer de l'autre côté, nous nous engageâmes dans le détroit où commence la descente, et en peu de temps nous arrivâmes au Pont, le premier village qui se trouve sur les bords du lac. Tandis que les uns s'empressent de se répandre à l'entour d'un petit lac voisin du grand, et que d'autres choisissent quelque emplacement convenable pour dessiner le paysage, je m'achemine vers un endroit retiré, un vrai désert, où je trouve la liberté de la pensée, et où je ne tarde pas à avoir une occasion de lier ce qui tient à la Révélation avec ce qui se rapporte à l'Auteur de la nature. Quelque singulier que puisse paraître le rapprochement que je fus appelé à faire, je dois le rapporter ; il ne sera peut-être pas inutile.

Dans cette solitude toute relative, notre auteur s'égare complètement, mélangeant allègrement corbeaux, Monarque universel, Ange, char de feu et humanité dégradée. Ses appréciations du lac de Joux le ramèneront plus tard à la surface.

Du haut du pont établi sur le canal de communication d'un lac à l'autre nous regardions monter comme une fumée les vapeurs que le soleil pompait à la surface des eaux. Ces vapeurs, dirions-nous, vont se joindre aux nuages ; ces nuages iront verser l'abondance dans quelques terres cultivées ou nourrir quelque rivière ; cette rivière ira approvisionner la mer ; et par une circulation qui n'est jamais interrompue, la même eau ne cessera pas de servir au bien

commun. Mais si les pompes à vapeurs qui servent aux usages des hommes sont l'ouvrage de leur industrie, celle qui leur fournit ces eaux serait-elle l'ouvrage du hasard ? N'y a-t-il pas une Intelligence qui en a conçu le plan, et une Main toute puissante qui l'a exécuté, pour accomplir les desseins d'une Sagesse infinie et d'une Bonté sans bornes ?

L'équipage est arrivé au sommet de la Dent de Vaulion, notre babillard reprend la parole, ou plutôt la plume !

Enfin, à l'ouest-sud-ouest, au pied même du Vaulion, est la vallée de Joux qu'on voit dans toute sa longueur jusqu'au lac des Rousses; et par delà, sur la ligne des montagnes qui la bordent à l'orient, s'élève et domine la cime de la Dôle.

Cette vallée est divisée en deux bandes. La première est celle où se trouve le grand lac qui a deux lieues de longueur, et dont la surface est à 317 toises au-dessus de celle du lac de Genève[1]*. Cette élévation est la cause du froid très vif qui règne dans le pays pendant une grande partie de l'année, et du peu d'arbres*[2] *qu'on y voit : aussi les habitants tirent-ils moins leur subsistance des travaux de l'agriculture que de ceux de l'horlogerie.*

La partie orientale du grand lac est la plus riante : couverte de verdure, découpée en festons, animée par le chef-lieu (l'Abbaye), et par quelques hameaux, appuyée sur la base du Mont-Tendre dont la croupe est en culture et habitée jusqu'au sommet ; cette rive a quelque chose de vivant et qui flatte l'œil. L'autre est absolument déserte : c'est une ligne droite garnie d'une bande de petits sapins, qui séparent cette partie de la vallée de la partie occidentale, où se trouvent quelques prairies, trois hameaux, un très petit lac nommé Lacter qui communique avec le grand, et vers le nord celui qu'on appelle le petit lac, ou le Brenel.

La rivière d'Orbe, après avoir pris sa source dans le lac des Rousses, en sort pour approvisionner d'abord le plus grand de ceux de la vallée de Joux, et ensuite le Brenel qui a environ une lieue de tour. Sur le bord occidental de celui-ci, au pied de hauts rochers, sont des espèces de puits nommés entonnoirs, qui ont été creusés par l'art pour faire dégorger les eaux dans les fentes des rochers verticaux, d'où, après être passées sous terre, elles en sortent au pied d'une autre montagne pour rendre le cours à l'Orbe. Il y a aussi une espèce de gouffre qui sert d'entonnoir naturel. Cet endroit extraordinairement pittoresque s'appelle les moulins de bon Port.

Puis Moulinié retombe dans un délire absolument insensé qui lui vaudrait presque la camisole de force !

---

[1] L'auteur est donc bien de Genève ! Pour les habitants de la ville du bout du lac, le lac Léman n'existe tout simplement pas !

[2] Moulinié fait référence ici aux arbres fruitiers, bien évidemment.